

TAMATAVE ET LA MISSION CATHOLIQUE A LA FIN DU XIX^è SIECLE

par

Pietro LUPO

UNE STRATEGIE MISSIONNAIRE

La stratégie missionnaire des églises chrétiennes dans la Grande Ile, pendant le XIX^è siècle, visait l'installation sur les Hauts-Plateaux, au centre du «Royaume de Madagascar», dont Tamatave constituait la province maritime, au bord de l'océan Indien. Ce fait est hors de discussion parmi les historiens (1). Il s'agissait d'approfondir d'abord la présence du christianisme dans les zones géographiques et administratives importantes susceptibles de constituer des points de rayonnement ultérieur, à cause de leur nature de siège de décision politique. Il était évident que l'influence sur les autorités et, éventuellement, leur conversion, devaient faciliter la propagande religieuse. Au début du règne de Radama II (1861), le R.P. Jouen, alors préfet apostolique, écrivait à Pie IX: «Tananarive étant le point le plus central et le plus salubre de Madagascar, c'est là que nous comptons porter nos forces principales et fixer le chef lieu de notre résidence, de là, il nous sera facile de rayonner sur toutes les autres parties de l'Intérieur de l'Ile» (2). Le fondateur de la mission catholique dans le Betsileo, le R.P.

(1) Cf. par exemple: Esoavelomandroso Manassé, «Religion et politique: l'évangélisation du pays betsimisaraka à la fin du XIX^è siècle», *Omalý sy Anio*, n° 7-8, 1978, pp. 7-42.

(2) Lettre datée de Tananarive, le 8 Novembre 1861. Archives catholiques d'Andohalo, Tananarive, C/52, b.

Finaz, le constatait aussi, au début des années 70 du siècle dernier. Dès les premières pages de son *Journal*, en faisant une description sommaire de l'expansion de la monarchie tananarivienne, il entrevoit les possibilités que celle-ci offrait à la diffusion de l'Évangile dans le reste de l'île (3). Plus récemment, un manuscrit anonyme, mais rédigé certainement par un missionnaire montfortain de Tamatave vers 1933, trouve naturel que «...l'effort principal des missionnaires (ait été porté) sur la capitale et les provinces plus peuplées et plus évoluées des plateaux, l'Imerina et le Betsileo» (4).

En tout ceci, aucune innovation. La diffusion du christianisme au XIX^e siècle suit la méthode missionnaire de l'Église primitive, visant tout d'abord les centres culturels et politiques les plus importants de l'Empire. Une motivation complémentaire poussait les catholiques, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, à s'installer à Tananarive: le fait que les missionnaires protestants se trouvaient déjà implantés à la cour depuis une quarantaine d'années et jouissaient d'un prestige certain auprès de l'aristocratie. On espérait équilibrer leur action et, possiblement, les déloger (5). Parallèlement à ce fait, il faudrait rappeler aussi les luttes d'influence politique et culturelle anglo-françaises, qui étaient dans l'arrière-plan des préoccupations religieuses des missionnaires français et anglais: influences convergeant vers Tananarive, siège d'une monarchie dont les

-
- (3) *Diaire du Père Finaz (1871-1874)*, Archives de la Compagnie de Jésus, Tsaramasoandro (Tananarive) D.S. I, n° 4. Plusieurs ouvrages existent, élargissant cette considération au protestantisme. Cf. par exemple Esoavelomandroso Manassé, *La province maritime orientale du «Royaume de Madagascar» à la fin du XIX^e siècle (1882-1896)*, Antananarivo, 1979, FTM, 432 p. et Ralambondrainy Randriamanantena Josette, *Une revue missionnaire: Teny Soa (la bonne parole) (1866-1896)*. Thèse de 3^e cycle en histoire. Université de Paris I, C.R.A., 1980, 569 p.
- (4) Sylla Yvette, *L'expérience catholique en terre betsimisaraka (1933-1950). Les débuts de l'implantation montfortaine*. Thèse de 3^eme cycle en histoire. Université de Paris I, C.R.A. 1984, 384 p. (p. 307).
- (5) Cf. la lettre, déjà citée (note 2), du R.P. Jouen: «... Les missionnaires Méthodistes qui étaient restés à la Capitale pendant plus de dix ans sous le règne de Radama I^{er}, et qui avaient été chassés par la Reine Ranavalona, n'ont pas manqué de reparaitre, à la mort de celle-ci et ils sont accouru pour nous disputer la moisson, qu'ils regardent comme la leur et dont ils voudraient revendiquer le bénéfice exclusif». Pour la stratégie générale de la diffusion du christianisme cf. Lebreton, «Les origines de la mission chrétienne», dans Descamps, *Histoire générale comparée des missions*, Paris, Plon 1932, 760 p. (pp. 15 ss). Plusieurs travaux concernant d'autres pays africains pourraient être cités. J'indiquerai pour tous: Perrot (Claude Hélène), *Les Sotho et les missionnaires européens au XIX^e siècle*, Université d'Abidjan. *Annales, Ethnosociologie*, 1970, 192 p.

souverains étaient reconnus, dès le début du XIX^e siècle, par les Anglais, comme « Rois de Madagascar ».

Dans ce cadre, il est facile de comprendre ce que les catholiques pensaient de l'évangélisation des côtes de Madagascar et, d'une façon générale, des zones jugées périphériques, ou marginales, par rapport à Tananarive. La priorité revenant à Tananarive, celle-ci jouissant d'une prédominance politique et culturelle dans l'ensemble de l'île — peu importe si l'établissement d'une telle prédominance était en voie de réalisation ou manquait complètement dans de nombreuses régions — l'évangélisation des côtes devait être la suite normale de la consolidation du catholicisme dans la capitale. Les centres côtiers étaient alors considérés comme des lieux de passage ou d'attente, pour réaliser la « conquête spirituelle » des plateaux de l'intérieur.

Lieux de passage ? Tremplins ? Ceci suppose tout de même un contact. En tout cas, certains points des côtes malgaches ont connu une action missionnaire superficielle et sans proportion avec l'engagement de moyens et de personnel dirigés vers le centre. En fait cette évangélisation des côtes a longuement attendu et, peut-être, attend encore aujourd'hui, d'être sérieusement entreprise par l'Eglise des Hauts-Plateaux qui est fondée et malgachisée, mais qui, sauf dans quelques élans missionnaires épisodiques, réserve généralement son attention et ses moyens à elle-même. Certes, je ne suis ni qualifié, ni délégué pour donner ici un jugement sur cette église et encore moins pour suggérer des conseils sur ses priorités pastorales. Je réagis en tant qu'historien des religions et je ne peux m'empêcher de lire dans quelques aspects du présent, l'échec de certains projets formulés dans le passé. On peut constater facilement, par exemple, que le christianisme à Madagascar est resté prisonnier de sa propre « planification » des débuts, à savoir, des priorités qu'il s'était données au XIX^e siècle, sans réussir encore à opérer un éclatement missionnaire ni à l'intérieur, ni — encore moins — à l'extérieur de l'île (6). Il suffira de rappeler quelques données statistiques : si 70% des chrétiens sont groupés aujourd'hui dans les Hautes Terres — c'est-à-dire un quart environ du territoire malgache, où vit un peu moins que la moitié de la population générale — sur certains points des côtes, ce pourcentage descend jusqu'à 2 ou 3% et même jusqu'à l'absence totale. Les mêmes proportions se vérifient,

(6) Je me permets de renvoyer à mon ouvrage *Eglise et décolonisation à Madagascar*, Fianarantsoa, Ambozontany 1975, 306 p. et à mes articles « Eglise et élan missionnaire », parus dans *Lumière* du 4 au 29 septembre 1974. Un ami qui a pris vision de ce travail après le colloque de Tamatave, m'écrit en commentant ce point : « Puisqu'il s'agit de l'Eglise actuelle, certains faits commencent à te contredire : des Sœurs Malgaches en Indonésie, des vocations pour la Congrégation des Pères du Saint Esprit notamment... Mais globalement ce que tu dis est encore vrai ».

naturellement, en ce qui concerne les œuvres et la distribution du personnel. Par rapport à la fin du XIX^e siècle, les proportions statistiques d'aujourd'hui ne sont pas tellement différentes. En 1895, à la veille de la seconde guerre franco-malgache, les catholiques dans l'Imerina et dans le Betsileo étaient 147.000 (entre sympathisants et baptisés) et les écoles 817, avec 25.000 élèves, alors que pour l'ensemble des régions côtières, les chiffres étaient de 3.783 fidèles et 6 écoles avec 805 élèves. La situation des églises protestantes et anglicanes était à peu près la même en ce qui concerne leur présence sur les côtes et sur les Hauts-Plateaux (7). Cette présence chrétienne doit être, naturellement, située dans l'ensemble de la population générale, estimée à près de 2.700.000 habitants vers la fin du XIX^e siècle.

Cette marginalité des côtes par rapport aux plateaux, même sur le plan religieux, évidente encore aujourd'hui, se dégage, à la fin du XIX^e siècle de l'analyse de nombreuses sources archivistiques : correspondance des missionnaires avec leurs familles et des missionnaires entre eux, rapports envoyés à leurs supérieurs en Europe, diaires des maisons religieuses, journaux personnels, etc ... Il s'agit d'un ensemble volumineux de papiers manuscrits qui se trouvent surtout groupés et, généralement, en bon état de conservation et bien classés, dans les archives catholiques de Rome, de Toulouse et de Madagascar (8). Le tableau que je propose ici concerne spécialement la ville de Tamatave, dont la situation laisse deviner celle de sa région. Ce tableau ne prétend pas être exhaustif, il voudrait être plutôt une introduction à l'étude de ces sources que j'utilise largement. Je présenterai leur apport en ce qui concerne la fin du XIX^e siècle. Inutile d'insister ici sur le fait que cette documentation, fournie par l'historiographie religieuse, nous introduit aussi dans de nombreux aspects des faits sociaux et des comportements collectifs de l'époque et que son apport à l'histoire générale de Madagascar est fondamental.

(7) Cf. Ralambondrainy Randriamanantena Josette, *op. cit.* (note 3), chap. XI^o.

(8) Je parle des archives où j'ai pu, moi-même, travailler : Archives Romaines de la Compagnie de Jésus (Toulouse), Archives de l'archevêché d'Andohalo (Tananarive), Archives de l'évêché (Tamatave). Des extraits de ces documents sont publiés en France notamment dans les revues : *Lettres d'Uclès* (à diffusion restreinte, envoyée surtout aux familles et aux amis des missionnaires), *Les Missions catholiques* et les *Annales de la propagation de la foi*, largement diffusées auprès du public catholique et paraissant en plusieurs langues européennes. Le but de ces revues était de faire connaître l'œuvre des missionnaires et de ramasser des fonds pour l'entretien et l'expansion de ces mêmes œuvres. Cette finalité intéressée et apologétique pose le problème critique de l'utilisation de ces documents par l'historien. Il est évident que cette utilisation serait imprudente, si elle ne s'accompagnait pas de la confrontation avec les manuscrits originaux.

«NOUS NOUS RETOURNONS DANS UN PETIT CERCLE»

Jun 1883. La guerre vient d'éclater entre le «Royaume de Madagascar» et la France. Tamatave est occupée par les Français. Le *Diaire* de la mission catholique qu'écrivait au jour le jour le Rév. Père Lacomme, supérieur de cette même mission pour la région orientale, et deux cahiers manuscrits sur l'*Histoire de la mission de Tamatave* du même auteur nous donnent des informations précieuses; Tamatave «se débat dans les difficultés d'une ville assiégée. On n'avait rien prévu pour alléger les dures conditions de cet état de choses: nul n'avait songé à faire des provisions; car on était persuadé qu'au premier coup de canon, les Hovas, incapables de résister, se rendraient (...). Par ordre militaire, on brûlait tout ce qui avait appartenu aux Hovas, sans prévoir le parti qu'on aurait pu en tirer plus tard (...). De leur côté, les Hovas trouvaient moyen de pénétrer en ville et d'incendier les cases des Malgaches restés avec les blancs (...). (Ils) avaient reçu l'ordre du Premier ministre de reprendre Tamatave à tout prix, multipliaient leurs attaques nocturnes et tenaient nos troupes sans cesse en éveil» (9). Si Tamatave ne sera pas reprise par les soldats de Rainilaiarivony, ces derniers réussiront du moins à fermer aux Français la route de Tananarive; ils occupent, en effet le camp de *Farafata*, commandé par le gouverneur Rainandriamampandry, situé dans un endroit stratégique, permettant de contrôler toute tentative de pénétration vers l'intérieur. Un autre missionnaire catholique devait reconnaître que ce camp était «fort bien défendu à l'europpéenne, (...) l'armée hova qui occupe ces positions est forte de 8.000 hommes, munie de fusils et de canons nouveau modèle. Derrière leurs fortifications, les Hovas se croient invincibles ...» (10). Une situation stagnante se détermine sur le plan militaire qui ne sera finalement réglée que par les négociations diplomatiques.

Tous les missionnaires catholiques expulsés de Tananarive, d'Ambositra et de Fianarantsoa à cause de leur nationalité française, se rassemblent à Tamatave. 61 Pères, Frères et Sœurs. Une foule! Les difficultés pour les loger sont nombreuses, mais vite résolues. Les *Diaires* et les lettres nous en parlent de façon très détaillée: ces précisions intéresseraient au plus haut point l'histoire sociale et des mentalités. Sur le plan matériel, la mission de Tamatave ne possédait pas les locaux nécessaires pour accueillir tout ce monde (11), mais encore moins elle

(9) Lacomme, *Histoire de la Mission de Tamatave*, Archives ... (Toulouse) (cf. note 8), FM/a 441 (pp. 68-71).

(10) Lettre du P. Camboué, dans *Lettres d'Uclès, «Supplément sur Madagascar»* 1885 pp. 103-111 (p. 108). La lettre est datée de Tamatave, le 30 août 1884.

(11) D'après le témoignage du P. Lacomme, Mme Pakenham, veuve de l'ancien consul anglais, mit à la disposition des Pères une maison (cf. note 9 — p. 180). Le consul Pakenham s'était converti au catholicisme à la fin de sa vie. Plusieurs documents et revues catholiques de l'époque relatent ses funérailles à l'église de Tamatave.

possédait des structures pastorales capables d'absorber l'activité de ces hommes et femmes, du moins de ceux qui étaient en bonne santé, et ce n'était certes pas pendant la guerre qu'on aurait pu mettre en place de telles structures.

En fait, après plus de 40 ans de présence à Tamatave, le registre des baptêmes de la paroisse énumère 1.229 baptisés, dont la très grande majorité sont des Créoles, des Français et des Malgaches originaires des Hauts-Plateaux (12). Deux écoles seulement fonctionnent. Elles sont ouvertes surtout aux enfants des familles étrangères. Une troisième école destinée aux « indigènes » sera ouverte après la guerre. En 1889, le père Lacomme, dans un rapport écrit en latin à son supérieur général de Rome, dira que cette nouvelle école ne « semble pas encore trop florissante » (13). Plusieurs de ces Pères, Frères et Sœurs expulsés de la capitale partent pour la Réunion et Maurice où leur aide est inattendue, d'autres se rendent en France pour s'occuper des affaires de la Mission (14).

En 1884, 35 missionnaires se trouvent toujours à Tamatave (15) et ils y resteront jusqu'à la fin de la guerre (décembre 1885). Quelles sont leurs activités ? En étudiant leurs lettres écrites dans cette période, on a l'impression qu'ils se sentent condamnés à l'inactivité. Ils lisent, entretiennent une correspondance intense, dirigent des cérémonies religieuses en présence d'officiers et de soldats français (16), traduisent ou adaptent en français des lettres et des documents provenant des chrétiens de Tananarive que l'on envoie en France pour publication (17). Quelques missionnaires aident l'aumônier militaire des troupes d'occupation, deux

(12) Archives de la mission catholique, Tamatave. Chiffres de 1885.

(13) «... non adhuc florere videtur multum». Archives Romaines ... (cf. note 8), fonds *Madagascar* 3, III, 3 (15 février).

(14) Le R.P. de la Vaisière, par exemple, qui fera imprimer son *Histoire de Madagascar, ses habitants, ses missionnaires*, Paris, Lecoffre 1884, 2 vol. de XIII-520 et 486 p. et, plus tard, le R.P. Cazet, préfet apostolique. *Diaire de Tamatave*, Archives de la Compagnie de Jésus, Tananarive, S.IV, n° 4. En ce qui concerne les Frères des Écoles chrétiennes, expulsés aussi de Tananarive, le même *Diaire* note que « n'ayant plus d'objet, sont allés à Bourbon (Réunion), attendre la reprise de la mission ».

(15) *Ibid.* : liste de ces Pères se trouvant à Tamatave à la date du 14 juin 1884.

(16) Voici quelques lignes de l'*Histoire* du P. Lacomme (cf. note 9) : « De son côté, la Mission, en donnant de la splendeur aux offices de l'Église, cherchait à y attirer les militaires qui y venaient ordinairement assez nombreux. La fête de Ste Cécile fut l'occasion d'une manifestation religieuse le matin, et récréative le soir (...). L'Amiral Galibert, pour témoigner sa sympathie à la Mission, y envoya sa musique qui joua la plupart des morceaux. Presque tous les officiers libres de terre et de mer y assistèrent avec beaucoup de soldats et de marins » (p. 82).

(17) Cf. Pietro Lupo, « La communauté catholique d'Antananarivo entre 1883 et 1885 », *Omalý sy Anio*, n° 7-8, 1979, pp. 317-356.

sont envoyés à Majunga où «leur ministère y est nul. Ils ne sont là que pour occuper le poste, en attendant que les choses soient établies» (18). *L'Histoire de la Mission de Tamatave que nous avons déjà plusieurs fois citée*, résume ainsi ces activités: «Pendant ce temps, la Mission continuait à exercer son humble et restreint ministère, avec la joie de voir les militaires assister de plus en plus nombreux aux offices de l'Eglise. Les Pères cherchaient à s'occuper le plus utilement possible, les uns, comme le P. Camboué, à quelque branche de sciences naturelles (19), d'autres, les Pères Gauchy, Michel, Bareyt, au chant, à la musique, au saint ministère» (page 91). Le 25 octobre, le père Lacomme écrit à son frère: «Nous sommes toujours dans un statu quo désespérant, ou plutôt nous nous tournons et retournons dans un petit cercle qui n'a que le même horizon, absolument comme des oiseaux dans une cage ...» (20).

Par moment, le «cercle» s'ouvre et la monotonie est rompue. Le Rév. P. Cazet qui prépare son voyage en Europe où il sera consacré évêque (il sera en fait le premier évêque catholique de Madagascar), rend visite, avec le P. Lacomme, à l'Amiral Miot; celui-ci vient de prendre le commandement de l'expédition française. Le *Diaire rédigé par le P. Lacomme lui-même* (témoin oculaire) nous renseigne: «A 2h 1/2, le R.P. Cazet, accompagné du P. Lacomme s'est rendu à bord de la Naïade, afin de faire sa visite au nouvel Amiral qui l'a très bien reçu. Il a dit: 1° que Tamatave, Majunga et d'autres points qu'il allait occuper avaient fini d'appartenir aux Hovas et que désormais, on n'y verrait flotter que le pavillon français. 2° que la réponse qu'il avait faite, par écrit, aux Hovas, à leur dernière communication était celle-ci: la France m'envoie, non pas pour revendiquer ses droits, mais simplement pour les exercer. 3° qu'on allait occuper plusieurs postes de la côte; mais que plus tard on se rendrait infailliblement à Tananarive, ou pacifiquement, si les Hovas se soumettaient, ou avec une armée, s'ils refusaient de reconnaître nos droits» (21). Ces genres d'épisode sont fréquents et le P. Lacomme ne manque jamais d'en rendre compte. Cependant, sauf exception, on chercherait en vain, dans les documents de cette période, quelques traces de contacts pastoraux sérieux entre ces missionnaires et la population malgache betsimisaraka de Tamatave, ou des plaintes sur la rareté, voire, sur l'absence d'œuvres sociales telles que les écoles ou les services médicaux.

(18) Il s'agit des Pères Abinal et Valette. Cf. *Diaire de Tamatave* (cité dans la note 14) à la date du 14 juin 1884.

(19) Le R.P. Paul Camboué sera reçu parmi les premiers membres titulaires de l'Académie malgache, pour ses travaux d'entomologiste. Plusieurs de ses recherches sont publiées dans le *Bulletin de l'Académie Malgache*.

(20) Cf. *Lettres d'Uclès* («Supplément sur Madagascar», 1885), p. 114.

(21) *Diaire de Tamatave* (réf. note 14), jeudi 8 mai 1884.

Sauf exception, je viens de dire. Une telle exception est de taille et mérite d'être citée. Malheureusement, elle met en relief le vide général, car s'il y avait eu « autres choses », le P. Lacomme ou d'autres lettres de missionnaires, l'auraient certainement écrit : « Le Père Chervillé réussit à grouper la plupart des domestiques de la ville, et à leur faire le catéchisme tous les jours, à 2h. Son œuvre prospéra et produisit un assez grand nombre de **nouveaux chrétiens** » (22). **Qui sont-ils ces domestiques dont parle le Diaire ? Le document n'en dit rien. Probablement il s'agit de Malgaches** employés chez les familles étrangères de la ville. Quel était leur nombre ? Impossible à déterminer, d'après les informations utilisables. **Ces domestiques étaient-ils poussés par leurs maîtres ou maîtresses à suivre les cours de catéchisme ?** Il est difficile, en tout cas, d'imaginer un mouvement spontané de cette couche sociale, vers le catholicisme. C'est, très probablement, le P. Chervillé qui, dans ces contacts avec les milieux **français et créoles (ces contacts étaient fréquents d'après le même Diaire,** même de la part d'autres Pères), a dû proposer une telle initiative. Pour les domestiques, cette démarche ouvre la perspective de quelques après-midi de bonne détente après leur travail matinal. Qui s'y refuserait ? Il n'est pas impossible, par ailleurs, que plusieurs de ces domestiques — comme on le verra plus loin — aient reçu le baptême. Mais il semble difficile que, selon l'optimisme du P. Lacomme, ce nombre ait été, du moins dans l'immédiat, « assez grand ».

L'ATTENTE DU RETOUR

L'atmosphère générale parmi les Pères est marquée par l'attente du retour à Tananarive. «... Nous voici sur le sable de Tamatave, cernés et bloqués par les troupes Hovas qui ne sont guère qu'à 6 km d'ici, écrit le Père Auguste Lacombe, ancien supérieur de la mission de Fianarantsoa. Notre corps est ici, mais notre cœur est bien loin, là-haut, au-delà de ces montagnes où nous avons laissé nos trésors en âmes que nous avons engendré à Jésus-Christ et qui nous étaient plus chères que notre vie » (23). Les lettres et les **Diaires donnent une foule d'informations sur la situation militaire, sur les pourparlers diplomatiques entre les Hovas et les Français, on s'inquiète à chaque reprise des combats. On essaye de se mettre en correspondance avec les chrétiens de Tananarive et de leur faire parvenir des fonds pour le fonctionnement de leurs œuvres, on profite pour cela, du passage de quelque personnalité qui « monte » vers la capitale : l'évêque anglican Kestell-Cornish, par exemple, ou le consul de Norvège Graves (cf. B.M. n° 170, p. 576), ou le consul italien Maigrot. Edouard Andrianome, un catholique membre de la délégation malgache pour les négociations avec les Français**

(22) Lacomme, *Histoire ...* (note 9), p. 91.

(23) Archives de la Compagnie de Jésus, Tananarive, *Correspondance du P. Auguste Lacombe C/47, Lettre datée de Tamatave, 2 octobre 1883.*

joue un rôle important dans ces échanges. C'est lui qui apporte des lettres des chrétiens de Tananarive et qui se charge de transmettre plusieurs messages des Pères au point d'être soupçonné d'espionnage par le Premier ministre et de tomber en disgrâce pendant plusieurs mois.

Tout ceci fait que les écrits des missionnaires pendant leur séjour à Tamatave constituent une source importante de renseignements sur la chrétienté de Tananarive pendant cette période (24) plutôt que sur leur séjour et sur leur apostolat à Tamatave. C'est qu'il n'y avait pas beaucoup à dire en réalité sur ce dernier. Le cœur était ailleurs, «au-delà des montagnes» et n'aspirait qu'à y revenir le plus tôt possible.

Ces constatations ne veulent pas être des reproches envers ces missionnaires qui avaient donné et donneront encore, par ailleurs, des témoignages de leur zèle jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Nous l'avons dit : cette inactivité est due au manque de structure pastorale capable de les intégrer et ceci parce que l'évangélisation des côtes n'était pas encore entrée dans les perspectives générales de la Mission. De plus, convaincus que la guerre (et donc l'expulsion) ne durerait que quelques mois, et que la France aurait «liquidé» rapidement l'affaire malgache, ils ne se donnaient pas la peine de planifier un travail apostolique pour un séjour à l'amatave qui, contre toute prévision, allait durer presque trois ans.

Le R.P. Cazet adresse, le 2 juillet 1884, une lettre au Premier ministre Rainilaiarivony, par laquelle il demande l'autorisation de «monter» à Tananarive pour visiter les chrétiens. Parmi les raisons qui justifient sa démarche, il développe la distinction entre l'état de guerre actuel et la mission spirituelle des missionnaires catholiques «se proposant l'utilité et le progrès du peuple malgache». Cette lettre n'obtient pas de réponse (25). Quelque temps après, il part en France. Il rentre à la fin de la guerre investi de la dignité épiscopale. Mgr. Cazet s'arrête encore à Tamatave où le gouverneur Rainandriamampandry, le défenseur de *Farafaty*, lui fait parvenir une lettre : «... c'est avec un vrai bonheur, dit-il, que j'ai appris votre arrivée et celle de ces chers Frères qui sont les premiers des professeurs qui viendront plus tard. Je veux vous féliciter, mon cher Seigneur, de votre élévation en honneur qui m'est indiquée par votre signature, et je n'hésite pas à croire que si cela est arrivé, c'est grâce à vos belles œuvres accomplies à Madagascar et à votre zèle à instruire le peuple dans la foi et dans le service de Dieu. Aussi serai-je enchanté de vous voir dans mon camp, pourvu que cela vous soit possible, selon votre projet» (26). Style froid,

(24) Cf. Pietro Lupo, *Le catholicisme à Madagascar à la fin du XIX^e siècle, Les Laïcs* (Documents 1883-1886). Tananarive, C.E.M. 1977, 300 p. Je publie ici plusieurs de ces documents.

(25) Du moins, qui soit à ma connaissance. Cette lettre, publiée dans *Les Laïcs* (cf. note 24) se trouve dans les Archives de la République Démocratique de Madagascar, série HH, n° 9, (f. 00595).

(26) Cf. *Lettres d'Uclès* (1886), p. 107.

phrases de circonstance que l'évêque accueilli avec les honneurs militaires prend au sérieux. Sept coups de canon seront tirés à son entrée dans le camp (27). La guerre est finie. Les missionnaires se préparent à rentrer auprès de leurs ouailles, « au-delà des montagnes », après leur exil forcé sur les « sables de Tamatave ».

« UN NOUVEAU VEUVAGE »

Octobre 1894. Nouvelle guerre franco-malgache. La France va réaliser sur Madagascar, ce protectorat qui était resté « fantôme » après le traité de 1885 ; mais que plusieurs puissances européennes (Angleterre, Allemagne, Italie) lui avaient reconnu en droit, depuis 1890, dans l'esprit de la conférence coloniale de Berlin.

Un nouvel exode du personnel missionnaire catholique des Hauts-Plateaux, vers l'« exil » tamatavien, est imposé à l'ouverture des hostilités. Cette fois, le contingent est même plus nombreux : 51 Pères, 22 Frères, 22 Sœurs et 15 Frères des Ecoles chrétiennes, provenant des régions de Tananarive, d'Ambositra et de Fianarantsoa. On voit par ces chiffres dans quelle mesure l'engagement dans le centre s'était développé par rapport à 1883, alors que dans la région de Tamatave, le nombre des Pères était resté inchangé. Pour le Père Lacomme, l'éternel supérieur de la mission de Tamatave, il s'agit, encore une fois, d'organiser le logement et le ravitaillement de ces Pères de nouveau *exilés*. Heureusement la plupart d'entre eux embarqueront vite en direction de la Réunion, de Maurice et de la France. La situation et l'état d'esprit ne changent pas beaucoup par rapport à la première guerre. On pourrait rassembler un volume de textes et de témoignages ; je citerai surtout les écrits d'un missionnaire dont la ferveur apostolique et la sainteté sont hors de discussion ; c'est le Père Jacques Berthieu, qui sera tué après la guerre par les Menalamba et que l'Eglise catholique a placé sur les autels, comme bienheureux, depuis 1966 (28).

Le 25 novembre 1894, le père Berthieu écrit de Tamatave à son frère : « Voilà donc notre pauvre mission à un nouveau veuvage, et les missionnaires jetés à la côte ou plutôt à la mer pour la 2^e fois ». Dans le langage même des missionnaires — car le P. Berthieu n'est pas le seul à penser ainsi — la *Mission est celle des Hauts-Plateaux ; Tamatave est-elle*

(27) Ce qui mettra en fureur le Premier ministre Rainilaiarivony qui n'aura pas envie de donner le même témoignage à l'évêque s'appêtant à faire son entrée à Tananarive.

(28) Quatre cahiers d'écolier, de 88 pages chacun, contiennent des copies de lettres adressées par le Père Berthieu à sa famille. Ces cahiers se trouvent dans les archives de la Compagnie de Jésus à Tananarive. J'ai pu les étudier, comme tous les autres documents de ces archives cités dans la présente étude, grâce à l'amabilité du R.P. Jean-Louis Peter conservateur des mêmes archives.

inclue dans le mot *Mission*? «*L'épreuve est dure, continue le bienheureux martyr, Dieu veuille en amortir le coup et l'abrèger dans sa miséricorde! Les complications politiques étaient vues et prévues par nous ; mais on priait et on espérait que la Providence nous permettrait néanmoins de continuer notre œuvre de paix (...). Déjà un mois auparavant lors du départ du Résident général qui voulait et insistait même pour que toute la mission le suivit, nos supérieurs et nous tous avons résolu de rester quand même à nos risques et périls. Cette décision fut bien vue de la Cour et du peuple sans parler de nos chrétiens. Car tout le monde sait bien ici que la politique n'est pas notre affaire. Mais à l'arrivée du ministre plénipotentiaire Le Myre de Vilers, l'ordre est donné de partir tous et au plus tôt*». Dans cette même lettre, écrite après un mois d'absence de Tananarive, le Père résume les nouvelles reçues des chrétiens qu'il avait dû quitter : «*Nous recevons souvent de bonnes nouvelles de l'intérieur, car les communications sont encore ouvertes. Il paraît que nos chrétiens se tiennent encore fort bien et que l'organisation établie fonctionne régulièrement. Elle est même officiellement reconnue et compte des protecteurs haut placés dans la parenté et l'entourage du Premier ministre*» (29). Puis, toujours dans cette même lettre, il fait cet aveu : «*L'une des croix de notre exil sera de ne pouvoir travailler au ministère des Âmes autrement que par la soumission et la souffrance*». Si nous croyons le P. Berthieu, il n'y avait donc rien à faire à Tamatave ...

Le 23 avril 1895, le P. Berthieu se trouve à Saint-Denis (Réunion), il reçoit des nouvelles de Tamatave qu'il transmet, à son tour, à un membre de sa famille : «*Cinq des nôtres (30) sont aumôniers militaires en titre et non comme à l'autre guerre. Les sœurs de la mission sont à peu près toutes appelées dans les hôpitaux ou ambulances militaires. Nous n'avons tous qu'un désir, rentrer au plus tôt chez nos pauvres Malgaches qui ont tant besoin de nous et nous appellent à cor et à cri*». Ces «*pauvres Malgaches*» sont, bien sûr, ceux de l'intérieur de l'île.

8 août. Nouvelle lettre de Saint-Denis. Nouveau résumé des activités de Tamatave lues par le P. Berthieu dans les lettres reçues. Même thème dans d'autres lettres écrites à la même époque. Dans celle du 8 octobre 1895, on peut lire : «*Nos Pères, comme les Sœurs, font un très grand bien dans les hôpitaux et ambulances auprès de nos chers soldats, qui généralement acceptent le secours de la religion, quand ils sont en danger surtout ; il y a même eu quelque abjuration de protestants, deux je crois, bien qu'il y ait un*

(29) Allusion au fils du Premier ministre, Radilifera et à la femme de celui-ci, et au secrétaire du gouvernement, Marc Rabibisoa, tous catholiques. Ce dernier a même un enfant qui se prépare à entrer chez les Jésuites.

(30) Ce possessif indique les membres des communautés des missionnaires.

pasteur attiré pour eux. Il y a dans l'état major quelques excellentes âmes *inter quas* (parmi lesquelles) l'amiral, deux généraux, etc... (31).

A cette date, la guerre était déjà finie. Tananarive avait capitulé le 30 septembre, le protectorat était signé. Les Français et les Créoles de Tamatave avaient exulté à la victoire de la France (32). De Saint-Denis, le P. Berthieu écrit encore, le 9 octobre: «On attend mon retour et celui de tous nos missionnaires exilés pour regagner cette noire, mais belle patrie d'adoption, Madagascar». De nombreuses lettres d'autres missionnaires confirment ces informations, ajoutent des détails. La pensée revient

(31) On trouvera dans les Archives de Toulouse et de Rome (cf. note 8) les lettres qui, envoyées de Tamatave, ont dû constituer la source des renseignements utilisés dans sa correspondance par P. Berthieu. En effet, plusieurs copies de ces lettres devaient circuler — pour information — dans les différentes communautés intéressées à la vie des missionnaires à Madagascar. Les *Lettres d'Uclès* en publient plusieurs qui ont le même contenu que celle du P. Berthieu. cf. par exemple: «Extraits de diverses lettres du R.P. Lacomme, du P. Vigroux et du P. Manifatra» (1895 (3), pp. 240-241) dont nous tirons les lignes suivantes: «Il y a du travail pour tous, car d'un côté, les sacrements sont en honneur dans notre population religieuse qui fréquente bien l'église, et d'autre part, il y a beaucoup de malades qu'il faut aller visiter. Le P. Chenay s'occupe spécialement des militaires, comme chargé de l'aumônerie de l'hôpital, où les Sœurs ont aussi leurs fonctions. Les écoles sont très fréquentées et occupent comme par le passé six Frères des Ecoles chrétiennes et six Sœurs; quelques Pères y trouvent aussi un travail assez régulier». La *population religieuse* dont parle la lettre est constituée, en grande majorité, d'habitants étrangers de Tamatave. Les Malgaches de Tamatave sont absents.

(32) La victoire de la France était la victoire de la communauté catholique française qui remplissait l'église. Dans le *Diaire de Tamatave* (réf. note 14), le P. Lacomme écrit ce passage qu'il faut relire, *aujourd'hui*, dans le contexte historique et dans les catégories mentales de la fin du XIX^e siècle: Une association de *Dames catholiques de France* avait envoyé à l'Amiral Bienaimé un drapeau du Sacré-Cœur qui devait l'accompagner à l'occasion de la prise de Madagascar. Le Père Lacomme écrit: «Ce drapeau, l'Amiral nous le porta lui-même sous les bras, le jeudi 3 octobre (1895) en nous priant de le placer aux pieds de la statue du Sacré-Cœur, ce qui fut fait aussitôt. Le lendemain qui était le 1^{er} vendredi du mois, on vit avec édification l'Amiral assister à la Messe et s'approcher de la Sainte Table. Le drapeau paraissait étalé au bas de la statue, derrière le Saint Sacrement exposé, offrant à la vue de tous l'image du Sacré-Cœur. L'Amiral avait en lui une grande confiance. Aussi, quand on apprit que la colonne qui était à Vohidrotra (sic) pour tourner le camp ennemi avait été vigoureusement attaquée pendant la nuit, sans qu'il y eut un seul blessé; (...) l'Amiral ne put s'empêcher de nous dire: «Eh bien! Il faut bien croire que la bannière nous a protégés!». Ironie? Bonne foi? Le catholicisme de la fin du XIX^e siècle ne manquait pas de talismans efficaces. Ou bien c'étaient les canons de Farafaty qui étaient chargés à blanc?

toujours «au-delà des montagnes» et, quand on parle de «Mission de Madagascar», c'est au centre de l'île que l'on pense.

UNE EVANGELISATION TOUJOURS EPISODIQUE

L'historien n'a pas à justifier les situations du passé. Il les accepte quand des témoignages sérieux les rendent évidentes, même si elles gênent des attitudes préoccupées plus d'apologétique que d'histoire. Il essaie, ensuite, de les interpréter et les expliquer pour réfléchir sur leurs conséquences. Ces notes sur la situation du catholicisme à Tamatave à la fin du XIX^e siècle seraient, par ailleurs, unilatérales, si je ne signalais aussi un autre fait qui, paradoxalement, n'a pas frappé les auteurs de la correspondance citée: Entre les deux guerres, un mouvement de conversions d'«indigènes» vers le catholicisme s'est amorcé dans la capitale betsimisaraka. Le *Registre des baptêmes et des mariages* catholiques de la mission nous révèle, en effet, que 1.214 nouveaux baptêmes ont été administrés entre 1886 et 1895. En moins de 10 ans, les fidèles catholiques augmentent donc, presque autant que dans les premières 32 années (1.229 baptisés entre 1863, date du premier baptême, et 1895). Ce qui est plus intéressant à noter est que, si les noms étrangers, parmi ces baptisés, constituent encore la grande majorité, ceux des Malgaches sont en nette augmentation. En 1885, les noms des Malgaches apparaissant dans le *Registre*, étaient 5 sur 45, en 1886 ils étaient 29 sur 77, et, en 1895, 39 sur 161 (33). Par ailleurs, nous avons aussi remarqué la création, après la première guerre, d'une nouvelle école destinée aux enfants malgaches, dans un quartier malgache de la ville. Comme sur les Hauts-Plateaux, cette école a dû constituer, dès ses débuts, une pépinière de néophytes. Mais ce n'est pas décisif. Cette croissance, faible en soi (161 baptêmes sur 1.214), bien que substantielle par rapport à la période précédente, peut s'expliquer aussi par le fait que, entre les deux guerres, le prestige des Français — donc des catholiques — a augmenté et «se faire catholique» était considéré comme une sorte de promotion permettant de manifester, entre autres choses, du moins chez certains, l'opposition contre la domination de la monarchie de Tananarive sur la région betsimisaraka. Cependant, la faible proportion des baptisés malgaches (parmi lesquels, il est difficile d'établir qui est vraiment d'origine betsimisaraka), ne permet pas de donner beaucoup d'importance à cet argument. Très probablement aussi, l'œuvre catéchétique du Père Chervillé, dont nous avons parlé, et l'école malgache, ont dû faire quelques prosélytes.

En réalité, la politique missionnaire n'a pas changé entre 1885 et 1895. L'évangélisation reste toujours épisodique dans la région de Tamatave et à

(33) Archives de l'évêché de Tamatave. Yvette Sylla approfondit l'analyse de ces registres (Réf. note 4).

Tamatave même. Les rares adhésions correspondent à la faible place que les régions côtières occupent dans la planification de l'expansion catholique. La discussion sur ce problème intéresse au plus haut point l'historien du christianisme à Madagascar, ou l'historien tout court. Elle implique, en effet, des thèmes politiques et anthropologiques de première importance que je ne peux que schématiser ici.

Il y a un cercle vicieux dans les raisons qui expliquent cet état de choses : les adhésions au catholicisme sont rares parce que l'engagement missionnaire est extrêmement faible. Cette extrême faiblesse s'explique, à son tour par trois raisons principales : 1°. La priorité stratégique donnée aux régions du centre de Madagascar. Je ne reviendrai plus sur ce point qui apparaît nettement dans mon exposé. 2°. L'insuffisance du personnel missionnaire. Une telle insuffisance, doit être située dans un contexte plus élargi dont les éléments principaux me semblent être les suivants : La seconde moitié et la fin du XIX^e siècle est l'époque de l'expansion missionnaire intense des églises européennes aussi bien catholiques que protestantes. Pour les catholiques, les centres de décisions religieuses tels que les maisons centrales des différentes congrégations missionnaires et la *Propaganda fide* de Rome reçoivent continuellement des demandes de nouveaux missionnaires pour les nombreuses œuvres qu'on met en route dans toutes les parties du monde. Un pourcentage minime de ces demandes sont satisfaites. Le Vicaire Apostolique de Madagascar, Mgr Cazet, le note à plusieurs reprises dans ses nombreuses lettres à Rome et à ses supérieurs jésuites de France. Il fait même des démarches pour faire venir à Madagascar des Pères allemands, anglais et italiens, tout en sachant que cela heurte la susceptibilité de Paris (34). Depuis 1884, il soutient que « Madagascar est trop grand pour qu'une seule Préfecture ou un seul Vicariat apostolique puisse suffire » (35). Entre les deux guerres et par la suite encore, les tentatives dans ce sens ne s'arrêteront pas (36). En fait la solution d'avenir du problème sera le partage de l'île en plusieurs territoires ecclésiastiques qui permettra à différentes familles religieuses de concentrer leurs efforts d'évangélisation sur d'autres points. Ce sera le cas, pendant l'époque coloniale, des religieux montfortains à Tamatave, des Lazaristes à Fort-Dauphin, des Spiritains à Diégo-Suarez, des Assomptionnistes à Tuléar, etc.

(34) Cf. de nombreuses lettres au Supérieur général de la Compagnie de Jésus à Rome, à partir de 1884, par exemple, la lettre du 12 mars 1884. Archives romaines ... (réf. note 8), fonds *Madagascar* 3, I, 2, et du 22 septembre 1884, *ibid.*, etc.

(35) *Ibid.* 3, 1, 4.

(36) Plusieurs dossiers existants dans les Archives d'Andohalo (réf. note 8) mériteraient d'être connus. Par exemple, Série C n° 75a, *Correspondance de Mgr. Cazet avec la Compagnie de Jésus*, et Série C, n° 244, *Correspondance avec la « Propagande »*.

DEUX MONDES EN FACE

La 3ème motivation suggérée par les sources attribue le retard de l'évangélisation des côtes, en l'occurrence de la côte orientale, à l'imperméabilité des habitants de la région aux idées chrétiennes, laissant implicitement comprendre qu'une telle «imperméabilité» était plus épaisse que celle des habitants du centre de l'île. Les témoignages sont nombreux. Les *Diaires* du P. Lacomme, toujours attentif aux événements et aux états d'esprit et toujours prêt à les fixer par écrit, sont notre source principale. Je citerai d'abord un de ses rapports annuels écrits en latin (le latin, langue supranationale était employé dans la correspondance officielle avec Rome). D'après le rapport du 7 juillet 1889, trois Pères sont présents à Tamatave. Un missionnaire parcourt les côtes (jusqu'à Fort-Dauphin), «les deux autres travaillent auprès des chrétiens étrangers qu'on appelle les *Blancs*; en effet, ces étrangers sont nombreux ici, soit dans l'activité commerciale, soit dans d'autres genres d'activité. Ils sont presque tous catholiques. Bien que moins nombreux, il y a aussi des indigènes dans notre bercaïl; mais ils ne sont pas tous fervents, comme d'ailleurs les étrangers, beaucoup sont chrétiens de noms et non pas par les œuvres. Car les ennemis de la vie chrétienne qui rendent notre œuvre stérile sont deux: la liqueur qu'on appelle *rum* et les prostituées (... *liquor nempe quem appellat rum et meretrices*)(37)». A ces deux raisons il faut ajouter les «superstitions» ancestrales. Je n'ai pas de commentaires à faire ici sur la façon dont beaucoup de missionnaires du XIXè siècle, aussi bien catholiques que protestants, jugeaient le sentiment religieux des Malgaches et celui des Betsimisaraka en particulier. Je dirai seulement que, d'une manière globale, ce monde était vu comme le pôle opposé du binôme lumière/ténèbres, la première signifiant, bien entendu, le christianisme (38).

Mais ni le père Lacomme, ni, sauf exception, les autres missionnaires ne s'aperçoivent peut-être d'une quatrième raison qui rend imperméables les Betsimisaraka au message chrétien, quoi qu'il en soit de la pénurie du personnel et de la pauvreté des moyens engagés dans l'évangélisation. Ce sont leurs écrits pourtant qui, à plusieurs reprises, suggèrent cette quatrième raison. On l'a vu: si la politique missionnaire globale vise le centre de l'île, celle localisée à Tamatave vise surtout les Français, les

(37) Archives romaines ... (note 8) fonds *Madagascar* 3, III, 3. Même les documents cités dans la note précédente sont rédigés en latin, pour la plupart.

(38) Pour l'approfondissement de ce problème, je renvoie à l'ouvrage de Pascal Lahady, *Le culte betsimisaraka*, Fianarantsoa, Ambozontany 1979, 280 p., à la thèse d'Yvette Sylla (réf. note 4), à celle de Ralambondrainy Randriamanantena Josette (réf. note 3) et à la communication de celle-ci au présent colloque: «L'Est malgache et ses habitants...» où certaines parties de la thèse sont élargies et approfondies.

Créoles et les autres étrangers présents dans la ville. Le langage même des missionnaires dans leurs lettres et, particulièrement celui du père Lacomme dans ses *Diaires* justifie mon affirmation et révèle une façon de penser. Le bon Père semble en effet constamment se situer à l'intérieur de ce monde étranger de la capitale orientale. Qu'on lise ses pages, on y trouvera des échos très nets de sa mentalité et de celle de plusieurs autres. « Nos troupes, nos soldats, nos officiers, nos chrétiens ... » dont il parle souvent et abondamment, ce sont les soldats français qui occupent Tamatave, alors que les « soldats hovas » sont considérés comme des ennemis qu'il faut humilier, et forment un objet d'ironie sinon de sarcasme... Ce sont les chrétiens étrangers qui remplissent l'église. Le père Lacomme d'ailleurs, qui restera trente années supérieur de la mission de Tamatave, ne fera jamais un pas — j'espère franchement que d'autres découvertes archivistiques puissent me démentir — pour que le nombre des missionnaires de Tamatave soit augmenté, ou pour qu'un programme, un projet important d'évangélisation de l'Est soit élaboré. Pour lui aussi « notre mission » est celle des Hauts-Plateaux, « nos chrétiens », ce sont les Malgaches de l'intérieur ou les étrangers de Tamatave.

Le christianisme se présentait ainsi aux yeux des Betsimisaraka, comme l'affaire d'une collectivité dont tout les séparait : niveau de vie, culture, aspirations religieuses, style de vie. Le Père Berthieu avait compris, du moins en ce qui concerne l'aspect religieux, cette somme de conflits sociaux. Le 12 janvier 1886, il écrivait de Vohémar, à son frère, une longue lettre dont il faut retenir ce passage : « Je le dis le regret dans l'âme et la rougeur au front, beaucoup de nos pauvres compatriotes scandalisent les peuples par leur impiété et leur immoralité, qu'ils exagèrent souvent par pure fanfaronnade, croyant de bon ton de se montrer 100 fois pires qu'ils ne sont. Aussi quel mal épouvantable parmi des populations neuves qui les jugeaient tout autrement et qui ont, elles, des principes tout contraires, c'est-à-dire que, quoique tout à fait vicieuses, elles honorent extérieurement la vertu et se cachent pour faire le mal. Aussi quelle somme de mépris retombe sur notre patrie » (39).

Une des raisons principales de la marginalité du catholicisme dans la région de Tamatave doit être cherchée dans l'analyse interne de la société tamatavienne de la seconde moitié du XIX^e siècle et des rapports entre les groupes qui la composent. Ce qui n'est pas le cas pour les Hauts-Plateaux où la société était plus homogène, même si hiérarchisée et où le christianisme était devenu une affaire malgache et entre Malgaches. Sommairement,

(39) Les mêmes problèmes existaient parmi les protestants merina présents sur la côte est : « ... la vie privée de certains officiers prêtait à critiques, ils vivaient en concubinage (...) et offraient aux yeux des *Tanindrana* (habitants des côtes) une conduite dissolue non en rapport avec leurs leçons de morale... » Ralambondrainy Randriamanantena Josette, (réf. note 3, p. 414).

sans doute, on peut dire qu'à Tamatave deux mondes s'opposaient : celui de la civilisation betsimisaraka et celui du pouvoir financier, administratif et d'une colonisation déjà en plein essor avant la conquête effective. Quelques missionnaires catholiques portaient sur ce dernier la plupart de leurs attentions. La société betsimisaraka échappait à ce monde qui lui était étranger ; elle n'était touchée que très marginalement par l'activité missionnaire catholique. Les Betsimisaraka sont restés dans une attitude passive, indifférente. Mais rien ne permet de dire que cette attitude signifiait le refus de l'instruction, des hôpitaux comme des nouvelles idées religieuses. En fait, comme je pense l'avoir montré pour cette époque, et pour longtemps encore, on ne s'intéressera guère à eux.

Je rejoins tout à fait l'étude de Manassé Esoavelomandroso sur *L'évangélisation du pays betsimisaraka à la fin du XIX^e siècle*, qui aboutit à la conclusion suivante : le « ... déséquilibre régional entre l'Imerina et la province de l'Est, s'explique en grande partie par cette attitude des chrétiens (...) qui, pour des raisons diverses, ont négligé le pays betsimisaraka » (40).

1885», *Omaly sy Anio*, n° 7-8 (1978), p. 36.

FAMINTINANA

Tsy nanana anjara toerana lehibe teo amin'ny sehatry ny asan'ireo misionera kristianina teto Madagasikara ny fampielezana ny filazantsara tany amorontsiraka. Ny faritra afovoan'ny nosy no nifantohan'ny asany nandritra ny taonjato faha-XIX ary dia nitohy izany hatramin'ny 1930 teo ho eo.

Antananarivo no foiben'ny fanjakan'Andrian-tokana izay nikatsaka indrindra fiandrianana manerana ny nosy tamin'izany andro izany. Araka ny fandinihan'ireo misionera Anglisy sy Frantsay dia hanaraka ny fitaran'io fanjakana io ny fidiran'ny fivavahana kristianina any amin'ny faritra hafa. Koa tokony ho avy ao Antananarivo izany no iaingan'ny fampielezana ny filazantsara. Ity lahatsoratra ity dia mifantoka amin'ny asan'ny misionera katolika.

Noho ny maha foibe an'Antananarivo, dia sombintsombin'ny asa vitan'ny fiangonana tao afovoan-tany eo amin'ny lafin'ny fampivoarana ara-tsosialy sy ny fivavahana no mba hita any Toamasina. Hatramin'ny 1885, taona nitsaharan'ny ady voalohany nifanaovan'ny Frantsay sy Malagasy, dia ireo vahiny — kiriolina sy Frantsay — nonina tao Toamasina, renivohi-paritany betsimisaraka no mazàna nitorian'ny misionera katolika ny filazantsara. Indraindray foana no mba nanatona ireo Betsimisaraka sy niasa ho azy ireo ny misionera.

Soratra vavolombelona izay mbola tsy notrandrahina ny ankamaroany no ifotoran'ity lahatsoratra ity. Samy hita amin'izany antontan-taratasy izany na ny toetoetry ny faritany betsimisaraka eo amin'ny lafiny ara-tsosialy sy ara-kolotsaina na ny toe-tsaina sy fomba fijery sy fandiniky ny misionera.

Antony iray lehibe niteraka tsy fitoviana eo amin'ny faritra samihafa eto amin'ny Nosy ary mbola hita soritra koa eo amin'ny lafin-piainana ankoatry ny fivavahana ny safidin'ny misionera hiasa eo amin'ny mponina eo afovoan-tany.

SUMMARY

Evangelisation of the malagasy coasts was regarded as secondary by the christian missionary churches. During the XIXth century and up to the 1930's, the centre of the island was the area they regarded as being of strategic importance.

The author analyses the reasons behind such a choice, the main being the existence in Antananarivo of a monarchy trying to exercise control all over the island. British and French missionaries thought that the extension

of that monarchy was the best means to help christian penetration in the other regions — the catholic example is more particularly studied here. It was through the conversion of Antananarivo that the Christian movement was to be started.

The Toamasina area only gets a drop of the social and spiritual efforts undertaken by the church in the central area. Up to the end of the first Franco-Malagasy war (1885) the few catholic missionaries residing in the Betsimisaraka capital only spoke to the foreign population in Toamasina (particularly the creole and French populations), and activities within the Betsimisaraka country were few.

This socio-religious situation is described with the help of a documentation (unpublished so far for the most part) showing on the one hand the socio-cultural facts of the Betsimisaraka country and, on the other hand the mind the missionaries were in and the mental categories they belonged to.

This preference shown by the christian churches towards the populations of the centre of the island helps explain the regional varieties which, every today, are not only religious.